

## [Poèmes]

Pierre Zabalia

---

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64609ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Zabalia, P. (2011). [Poèmes]. *Moebius*, (128), 131–134.

## PIERRE ZABALIA

tenir l'heure blanche  
(blanc disait l'encore des branches :  
inconsolable dans  
l'avant – feuillage  
et le baiser),

et ce chant qui force le terrible :  
une feuille s'accroche, comme  
toi, comme moi

dans la grande attente des yeux,  
le vent câline, le vent  
devance la vision de toi et de moi  
parmi les doigts blancs du silence :  
la vie apportée –

prendre trace : il y a  
une goutte de non et de oui mélangés  
sur l'hiver et mes larmes, une,  
et le pulpement respiré : blanc  
de toi à moi, immensurablement  
blanc

quand je dis proche, quand je dis loin

l'espace souffle une âme  
et je te trouve à nouveau, monde,  
monde dans le seulement là,  
je te trouve depuis l'absence  
sur les arbres et la neige, depuis  
le fourvoisement et l'incessant  
demain –

rondes d'angoisse et la lune  
creuse un sérail de lunes :  
muettes, je te trouve, soleil d'hiver,

chant si léger, si  
lumineusement fragile,  
dans le seulement là

je chancelle comme un nuage  
d'outre guerre, le jour lisse  
ses bêtes : voilà l'arbre  
du printemps au jusant  
des caquetages et la souffrance  
qui lape tout

quatrième paysage, là-haut  
dans l'inquiétude, je ne dis mot, je  
pars vers une absence plus verte

je chancelle comme un nuage  
d'outre guerre, le jour  
devient filament et  
brume doucement

(alors que s'enfuit l'opaque grisaille  
l'odeur de la pluie, alors que  
s'obstine le regard ému)

je dissimule un peu plus ma mémoire  
au bord de la folie,  
une chose à la fois,  
dans l'indécision et les banderilles  
humaines  
et le

désœuvrement qui fermente, qui gagne  
le prurit des anges  
je passe du gris à quelque chose  
de fantomatique, je  
passe, c'est l'étrange promenade *où*  
*tout peut arriver*

ma désespérance broute des miracles  
d'arbres et d'innocence : dans la ville,  
dans la pénombre où meurent  
les instants et les pas inconnus

vers le commencement de l'abîme vivant,  
dans le doute, dans l'aura du doute,  
comme s'il devenait plus blanc encore  
dans le dénuement de personne  
mais des arbres, – égrenant leur lenteur  
et leur stature dans le blanc profond  
et le doute

vers la trace neigeuse et les arbres  
n'écouter que l'hiver et  
s'élançant vers la scintillation  
de tous les silences, vers le pigment  
d'un doute blanc comme le monde,  
au fond de soi